

Mi-Hyun KIM
HUANG SHAN



L'Invitée du ciel

Huang Shan n'existe pas. Seuls demeurent les instants furtifs de ses apparitions.

Et c'est le ciel qui en décide. Quand la brume relâche son étau autour de la chaîne montagneuse, située dans l'Est de la Chine. Quand les laisses de brouillard s'écartent enfin pour livrer à l'oeil des fragments de son corps de pierre.

Alors, ici et là, comme les pièces d'un puzzle dispersées dans les nuages, surgissent des îlots de terre aigus : pics crénelés et ras, versants abrupts, flancs tranchants piqués de quelques arbres obstinés - des pins millénaires, au feuillage aplani sous le poids des brumes -, qui défient les lois de la gravité, mendiant le vide, à moins qu'ils ne s'éprennent de lui. Quelquefois, au premier plan, l'œil saisit une branche feuillue ou juste quelques épines noires qui semblent vouloir retenir le ciel errant. On s'accroche à cette amorce du réel, une petite encoche dans la toile du vide pour ne pas tomber, pour retenir l'instant, le lieu, soi-même... Est-ce pour cette raison que les visiteurs de la montagne éprouvent la nécessité de boucler des cadenas par milliers sur les chaînes de fer qui délimitent le sentier accidenté ?

Alors, entre le géologique et l'onirique, la Montagne (« Shan ») Jaune (« Huang »), céleste et impériale, vient à nous. Elle nous met en demeure d'être là, de scruter au-devant de nous, sans savoir encore que c'est le dedans de l'âme qu'on observe. Elle impose un décret impétueux. Silencieux aussi, presque blanc. Elle requiert notre présence, une présence tout à la fois pleine et vide, attentive et oublieuse, forte et faible. Alors, on éprouve un sentiment de désarroi devant l'immensité à vivre. Alors seulement, on apprend de ce lieu ce qui nous rend nécessaire.

Mi-Hyun l'attendait, l'imaginait, la devinait depuis longtemps. Mais sans impatience, sachant que ce qui doit avoir lieu surviendrait tôt ou tard. Quand cette région du Anhui, l'une des plus pauvres du pays, longtemps interdite aux étrangers, s'ouvrirait. Quand ce vaste pays l'appellerait sans même qu'elle le décide vraiment. Sans but, sans préméditation, une marche de plusieurs heures le long des escaliers de pierres et des sentes vertigineuses, le souffle qui peine, l'oxygène qui se raréfie...

Que cherchait-elle dans la montagne sacrée ?

— « Juste la beauté ».

La beauté, pour Mi-Hyun, c'est ce qui apaise et ce qui blesse en même temps. Comme la lumière. Comme la solitude. Comme un souvenir.

La beauté, Mi-Hyun l'a saisie dans les bars ambulants de Séoul qui, toujours, s'installent sur les trottoirs de son enfance, juste pour la nuit. « Pojangmatcha ». Des lieux modestes où se tissent des dialogues, parfois muets, autour de petits verres de Soju. Des lieux où « même ensemble, on est seul ». Mi-Hyun photographie les noctambules de l'extérieur, derrière la bâche en plastique, comme un filtre déformant. De l'intérieur aussi, patiemment, elle apprivoise les regards et l'ombre des promesses.

La beauté, Mi-Hyun l'a suivie à Séoul ou à Paris - sa terre d'adoption depuis 23 ans -, dans les passants anonymes qui sont sur le point de « rentrer chez soi ». Certains, attendus, pressent le pas. D'autres, oubliés, marchent incrédules. Tous s'en vont un peu plus loin d'eux-mêmes. Comme dans les « cafés parisiens », où Mi-Hyun s'attarde dans l'insomnie de la nuit pour cueillir des gestes, des histoires d'amour et de solitude, des doubles et des reflets tronqués dans le fond des miroirs tachetés d'illusions.

La beauté, elle l'a révélée aussi dans les « natures mortes » qu'elle installe toujours près de la fenêtre dans son appartement de Montrouge. Ainsi, Mi-Hyun raconte l'aventure d'un verre rouge dans l'incendie du jour qui s'en va. Le verre, d'abord délicat, fragile, d'un rouge coquelicot transparent, devient un verre imposant, dangereux, rouge sanguin, un verre solide, opaque, aux arêtes menaçantes. « C'est l'histoire d'une métamorphose et d'une renaissance. Le verre est devenu quelqu'un d'autre ».

Mi-Hyun regarde aussi les fleurs - un brin de muguet, des renoncules, des pavots. Elle photographie souvent leur reflet dans un papier réflecteur, placé derrière le vase. On voyage dans le reflet, très serré, macroscopique. On se dilue à l'intersection des couleurs, à l'instant où le bleu se mêle au vert...

Jeux de miroir, de voile, de double. On finit par ne plus savoir, ni même vouloir savoir qui est l'original ou la copie, la chose ou l'image de la chose. Comme si Mi-Hyun, hantée par le double qui manque toujours, ne cherchait pas le réel « en personne » mais l'image du réel. Comme s'il fallait, en brouillant les pistes, ressusciter l'absent. « L'absente de tous bouquets » plutôt que la fleur elle-même. Saisir la résonance, l'écho, le réel au bord du naufrage ou les traces de sa disparition.

Et puis, il y a eu la montagne. À mi-vie. Sans détour. Huang Shan qui lui impose de la saisir, de la faire sienne. Là, tout de suite. Plus de mise en scène, plus de bâche

en plastique, plus de miroir. La capture (le combat ?) ne dure que quelques instants, égrenés le long d'un après-midi de printemps. À peine la couleur. Le nacre d'un songe plutôt. Le jeu semble perdu d'avance.

Et pourtant. Libre, ouverte, disponible comme la mer ou le ciel, avec la modestie et la sincérité qui caractérisent ceux qui sont à leur place, Mi-Hyun se laisse guider par son seul regard, c'est-à-dire son cœur, sans attente, sans logique ni raison, se faisant ainsi l'invitée de l'Être, capable d'accueillir ce qui ne fait que passer : l'éphémère. C'est-à-dire, la beauté qui doit peut-être naître et mourir à chaque instant pour être digne d'être aimée. C'est-à-dire, l'amour et le temps qui nous traversent et qu'on ne peut que traverser. « Qui aima ainsi ne peut que monter vers les dieux », écrit le poète Hölderlin.

Alors, la ronde peut reprendre. Le jour, émondeur des rêves, chasser le dernier des hommes assis à l'extrémité de la banquette de moleskine. Et la brume se refermer sur la montagne de Mi-Hyun.

Elle sait. Nous aussi, maintenant.

Il n'y a pas à la beauté d'autre origine que la blessure que chacun porte en soi.

Mi (« la beauté ») Hyun (« la sagesse »).

Son nom contient son destin.

Virginie Luc

Paris, 16 juillet 2008